

saül, dont on connaît l'activité. Il partit immédiatement, accompagné de MM. Jones, Starnes et McAuly, pour se rendre sur les lieux, et malgré toute leur diligence, les faux monnoyeurs, qui avaient sans doute été avertis, avaient pris la fuite, et deux seulement furent arrêtés, les nommés Green et Brown qui parvinrent ensuite à s'évader. Ils trouveront dans l'atelier, tous les outils nécessaires à leurs opérations et une certaine quantité de piastres contrefaites. Le tout a été apporté à Montréal, mercredi.

D'autres prisonniers, qui avaient été arrêtés, se sont aussi évadés par l'entremise de quelques individus jouissant d'une certaine influence dans les townships et qui paraissent être impliqués dans l'affaire.

On ajoute que plusieurs des affidés sont partis pour les Etats-Unis avec une quantité de cette fausse monnaie, afin de la faire circuler sur les marchés de New-York et d'autres grandes villes.

Il paraît certain que la boutique des faux monnoyeurs qu'on vient de détruire, n'était pas la seule dans les townships de l'E.-t. On parle de deux autres où on frappe surtout des écus américains et des pièces anglaises d'un cheling sterling et qui passe ici pour trente sous. *Minerve.*

AMÉRIQUE.

— Nous trouvons dans le *Times* un extrait du *Montevideo Reporter*, du 24 juin, annonçant une brillante victoire remportée par les troupes de Rivera sur celles de Rosas.

C'est l'enseigne Bustos qui en aurait apporté la nouvelle à Montevideo. Il affirmait qu'au moment de son départ le nombre des morts était de plus de 400, et qu'à chaque instant il arrivait des détachements de prisonniers.

L'armée ennemie aurait été totalement désorganisée.

Arrivée de la princesse de Naples à Rio-Janeiro.

« Rio-Janeiro, 12 septembre.

« L'escadre impériale, attendue avec anxiété, est arrivée dimanche dernier, 4 septembre, en 63 jours de Naples, portant notre jeune impératrice et son frère, qui ont été salués par les salves des forts de la ville et des navires de guerre, de toutes les nations, qui se trouvent en rade. L'escadre, composée de trois bâtiments brésiliens et autres napolitains, présentait un magnifique coup-d'œil. L'empereur s'est immédiatement rendu à bord avec tous ses ministres et un brillant état-major, pour recevoir la jeune fiancée ; mais le débarquement de S. M. I. n'a eu lieu que le lendemain, et a été entouré de beaucoup d'éclat et de pompe, conformément à un programme de plus de 50 articles, solennellement débattu et arrêté depuis longtemps par le conseil d'état. Malgré une pluie battante, les rues et les places par où devait passer le cortège, étaient littéralement encombrées d'une foule envieuse de voir l'impératrice, qui étaient traînée dans un riche carrosse à huit chevaux, et accompagnée de la sœur de l'Empereur dona Januaria, qui a été tout aussi prodigue de touchants témoignages d'affection envers sa sœur nouvelle, qu'elle l'avait été envers la sœur par elle perdue, la princesse de Joinville. L'Impératrice a gracieusement répondu aux nombreuses manifestations d'enthousiasme qui ont éclaté au sein du peuple brésilien. L'Empereur suivait dans un second carrosse, avec le prince Louis de Aquila, frère de l'impératrice. L'immensité de la foule, la présence d'un corps nombreux de troupes et de gardes nationales, qui formaient partout la haie, tout contribuait à la magnificence du spectacle. Le lendemain le 7 étant le jour anniversaire de l'indépendance du Brésil, LL. MM. sont allées au théâtre national. Cette nuit-là, comme la précédente, la ville avait été complètement illuminée, et tous les habitants avaient rivalisé d'efforts pour jeter sur la fête le plus brillant éclat. Plusieurs arcs de triomphe avaient été érigés, un entre autres, dans la rue Direita, qui était éclairée par plus de trois mille lumières. Sous les arches, étaient deux riches salons dont un était destiné aux élégantes senoras, brésiliennes, et l'autre au brillant orchestre de la frégate américaine *Colombus*.

« Des députations, des proclamations, toutes les formes possibles d'affection et d'enthousiasme ne cessent d'affluer des provinces vers la capitale ; et le journal officiel riposte par des créations de vicomtes, de barons, de commandeurs, de cavaliers.

« S. M. I. Dona Thérèse Christina Maria, est la dixième sœur du roi actuel de Naples, Ferdinand II, ainsi que de la duchesse de Berry et de l'ex-reine Christine d'Espagne. Elle est née en 1822. L'empereur don Pedro est plus jeune de trois ans. »

UNE PRISONNIÈRE D'ÉTAT.

NOUVELLE.

Suite et fin.

A peine étais-je installé que je vis, à la faveur d'un beau clair de lune, le suppôt du pouvoir, l'affreux géolier sortir de l'auberge avec un panier contenant sans doute le repas de la prisonnière, et entrer dans la voiture où son arrivée fut le signal d'un terrible vacarme.

Au bout de quelques secondes, j'entendis un jurément épouvantable ; mon homme passa la tête à la portière et demanda à grand cris si l'hôtelier pourrait l'aider à faire à sa voiture une réparation urgente.

Le maître et unique habitant de la cabane ayant répondu affirmativement, le cerbère se pencha dans l'intérieur de la geôle roulante, en faisant les gestes d'une personne qui en invite une autre à la suivre.

Mais cette première sommation demeura sans résultat ; et le misérable me parut disposé à employer la violence, ce qui porta au comble ma colère et mon indignation.

Je me contins en pensant que l'inconnue allait paraître.

Malheureusement à l'instant même où ma curiosité était sur le point d'être satisfaite, la lune se cacha, et si brusquement, que je pus à peine entrevoir la silhouette sombre du gardien et le vêtement blanc de sa compagne.

Tous deux entrèrent dans l'auberge ; on barricada à grand bruit la porte et la fenêtre d'une chambre située au-dessous de la mienne ; et les deux hommes retournèrent à la voiture où à la lueur d'une lanterne, il se mirent à marteler de toutes leurs forces.

Maître du terrain, favorisé par toutes les circonstances, je compris que le moment d'agir était venu, et je descendis donc l'escalier dans l'intention d'étudier l'état des lieux pour dresser mon plan en conséquence. La vue seule de la porte de la chambre où on avait enfermé la prisonnière, m'ôta la pensée de me frayer un passage par cette issue, barricadée de manière à soutenir un siège, et un siège beaucoup trop bruyant pour être praticable.

Il me fallut chercher un autre expédient :

J'avais remarqué dans un coin une énorme scie ; j'allai la chercher à tâtons, je l'emportai dans ma chambre ; et, après en avoir enlevé la monture, je réussis à l'introduire dans une fente du plancher.

Quelques minutes me suffirent alors pour pratiquer une large trappe que j'enlevai avec précaution ; puis je m'agenouillai pour regarder dans la salle basse où régnaient une obscurité et un silence également profonds.

J'appelai, à voix basse d'abord, puis avec plus de force et à diverses reprises ; mais un silence prolongé me fit présumer que la prisonnière dormait.

J'eus alors la pensée d'allumer la chandelle que mon hôte avait mise à ma disposition et de faire un examen des localités avant de rien entreprendre ; mais je fus retenu par la crainte d'attirer l'attention vers mes fenêtres dégarries de contrevents. Qu'avais-je d'ailleurs à craindre en m'introduisant dans la prison d'une femme aussi inoffensive que malheureuse, et vers laquelle je venais avec les meilleures intentions ?

J'attachai, le plus solidement qu'il me fut possible, un des draps de mon lit au bord de la trappe, je rejetai cette corde improvisée dans le vide de la chambre inférieure ; et muni de ce qui m'était nécessaire pour me procurer de la lumière en temps opportun, je me laissai résolument glisser. Mais, à peine suis-je parvenu à moitié de mon trajet, qu'un déchirement se fait entendre ; le drap cède sous mon poids, et je tombe lourdement sur un corps élastique et tiède dont l'étourdissement de ma chute ne me permit pas, tout d'abord, de reconnaître la nature.

Je serais peut-être demeuré là plusieurs minutes, si un grognement sourd et bizarre ne m'eût rendu à moi-même. Je portai les mains autour de moi, et je sentis une épaisse et rude fourrure qui semblait appartenir à un animal de grande dimension.

Je jetai un cri en m'élançant au hasard dans les ténèbres ; alors un hurlement, un bruit de chaînes effroyable se firent entendre à l'endroit que je venais de quitter ; et de l'angle d'un mur où je m'étais réfugié, j'entrevis une forme blanche, qui s'avancit lentement de mon côté.

Arrivé à deux ou trois pas de moi, elle s'arrêta tout à coup, grandit, démesurément et demeura immobile en me regardant avec des yeux ardents comme des braises.

Cela dura plusieurs minutes : mes cheveux hérissés sur mon front me causaient une sensation douloureuse comme si leurs racines eussent fait effort pour sortir de la peau du crâne ; et un froid singulier se glissait sous mon épiderme.

Voulant échapper à tout prix à de telles angoisses, je glissai un peu une main tremblante dans la poche de ma blouse, pour y prendre le briquet et l'amadou que j'y avais placés ; et en dépit d'une désolante maladresse que me valait mon trouble, je parvins à me procurer de la lumière.

Alors je vis à moins de deux pas, si près que son haleine ardente effleurait mon visage, un énorme ours blanc qui fixait sur moi ses deux yeux bordés de rouge, et montrait sous des lèvres livides deux rangées de dents étincelantes.

Mon effroi fut tel que le vertige m'aurait précipité à l'instant même entre les griffes du monstre, si la lumière soudaine de ma chandelle ne l'eût blessé au point de le forcer à la retraite.

Il se mit à reculer en abaissant convulsivement ses paupières, et en poussant des hurlements auxquels je répondis en appelant : au secours ! de toutes mes forces.

Mais, soit que ses cris étouffassent les miens, soit que les deux travailleurs ne pussent m'entendre en raison du bruit qu'ils faisaient eux-mêmes, personne ne vint, et je dus me résigner à n'attendre mon salut que de moi.

Mon premier acte de sang-froid ou plutôt de fermeté, car mon cœur continuait à battre d'une horrible manière, fut de me rendre un compte exact de ma situation et des chances bonnes ou mauvaises qu'elle m'offrait.

Je remarquai d'abord que l'ours avait au cou une forte chaîne dont l'extrémité attachée à l'un des gonds de la porte, ne lui permettait pas de s'approcher de moi plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là. Restait à prévoir si le gond céderait aux secousses qui lui seraient probablement imprimées. Ma seconde observation fut moins rassurante, la muselière que le futur habitant du Jardin des Plantes avait à subir, pendant le jour, venait de lui être enlevée pour qu'il put prendre son repas, et pendait à l'un des anneaux de la chaîne.

Quant à mes moyens de fuite, ils étaient nuls : porte et fenêtre avaient été fortement verrouillées ; la chute de mon drap ne me permettait pas d'opérer.